entre les drames littéraires et les drames judiciaires, on verra une fois de plus que la principale qualité du génie est la vérité psychologique. Après tous les commentaires qui ont été donnés sur le théâtre de Corneille et de Racine, j'ose espérer que ce commentaire par la cour d'assises ne manquera pas d'intérêt. On verra que la nature inspire à l'amant désespéré ou jaloux, à la femme délaissée, au mari outragé, qui n'ont aucune culture intellectuelle, des cris de passion, qui ont une étonnante ressemblance avec ceux d'Hermione, de Médée, de Roxane, de Phèdre, d'Oreste et d'Othello. Leurs cris de douleur et d'amour ont une forme plus simple, moins élégante, mais souvent aussi une expression plus saisissante et plus tragique, parce qu'ils ne sont pas noyés, comme dans les drames et les romans, dans des développements de rhétorique. J'en citerai de nombreux exemples qui montreront combien manque de justesse la critique adressée par Schlegel à Racine, quand il écrit : « La muse de Racine était la galanterie ; il n'a écrit la plupart de ses tragédies que pour y peindre des femmes aimables et surtout des femmes tendres. » La muse de Racine était l'amour, qui est toujours le même au fond chez les petits comme chez les grands ; ses héroïnes ne sont pas toujours des femmes aimables et tendres comme Bérénice, Aricie ; il y en a de violentes et de passionnées, en proie à toutes les fureurs de l'amour et de la jalousie, comme Hermione, Roxane, Phèdre.

Mais, à côté de la tragédie de Corneille et de Racine, qui est une école de psychologie, il y a une littérature sentimentale et sensuelle, qui, glorifiant la passion, le suicide et le crime passionnels, est une école de sensualité, de suicide et de crime passionnels. Je me propose de préciser sa responsabilité par le récit des suicides et des crimes *littéraires*, *romantiques* et *naturalistes* qu'elle a déterminés.

LE CRIME ET LE SUICIDE PASSIONNELS

CHAPITRE PREMIER

LE SUICIDE PASSIONNEL

« Ariane ma sœur, de quel amour blessée
« Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ? »

On voit rarement des enfants mourir de chagrin, se tuer de désespoir ou devenir fous à la mort de leurs parents, que personne cependant ne pourra remplacer. La douleur causée par la mort des enfants et des époux ne détermine aussi qu'un petit nombre de suicides et de cas de folie. En 1890, par exemple, il n'y a eu, en France, que 67 suicides déterminés par la perte d'enfants, de conjoints et d'ascendants. Le nombre des suicides causés par l'amour contrarié et la jalousie est bien autrement considérable ; il est de 500 environ par an.

A ce chiffre de morts volontaires, il faut ajouter un nombre important de morts lentes et de cas de folie produits par des chagrins d'amour. A la suite d'un amour non partagé pour une femme qu'ils ne connaissent que depuis peu de temps, qu'ils auraient peut-être bientôt haïe, s'ils l'avaient épousée, qu'en tout cas ils pouvaient remplacer, on voit des amants malheureux tomber dans un état de langueur, de dépression, qui compromet leur santé et leur raison. Leur physionomie exprime la tristesse, un profond abattement ; leurs regards, indifférents à ce qui les entoure,

sont fixes, tournés vers le ciel ou abaissés sur la terre ; ils parlent peu, mangent peu, et dorment moins encore. Cet état de prostration, qui produit un ralentissement de la nutrition, les conduit à l'amaigrissement. Amnon, fils de David, dit la Bible, conçut une passion si violente pour sa belle-sœur Thamar, « que cet amour le rendit malade » : il ne mangeait plus, il maigrissait. Cet abattement, Racine le décrit dans *Phèdre*, qui ne prend plus ni sommeil, ni nourriture, cherche les ténèbres et l'isolement pour pleurer plus à son aise :

Je ne me soutiens plus, mes forces m'abandonnent,

dit-elle. Sa nourrice qui l'observe constate avec effroi qu'elle meurt dans ses bras d'un mal qu'elle lui cache et qui est le mal d'amour ; car ce mal, dont on aime à rire, peut cependant faire mourir. Le chagrin d'amour est, en effet, quelquefois mortel, surtout pour la jeune fille. Lorsque des parents qui remarquent sa profonde tristesse, lui en demandent la cause, elle répond « qu'elle a un chagrin mortel ». Cette épithète n'est point une métaphore ; c'est l'expression exacte de ce qu'elle sent, elle comprend que le chagrin qui la ronge la conduit pas à pas à la mort. Tous les chagrins peuvent tuer, mais surtout les chagrins d'amour. L'amour n'est donc pas un jeu ; on ne badine pas avec lui.

Ce n'est pas seulement l'amour sensuel, tel que Phèdre l'éprouve, qui produit cet abattement. L'amour le plus pur, s'il est sans espoir de retour, ou contrarié par les parents, peut produire le même désespoir chez la jeune fille la plus chaste. Beaucoup de maladies de langueur, suivies de mort, n'ont pas d'autre origine qu'un amour malheureux. Dans sa notice sur Millevoye, de Pongerville raconte que le poète demanda en mariage une jeune parente, dont il était très épris et dont il était aimé. Le père repoussa sa demande, malgré les supplications de sa fille, ne voulant pas la marier à un poète sans fortune. Le cœur de la jeune

fille se brisa de douleur ; elle languit et mourut. Cette mort, qui accabla de chagrin Millevoye, fut la première cause de sa mélancolie. Alfred de Musset, qui avait une nature féminine, a bien compris cette influence du chagrin sur le cœur de la jeune fille :

« Savez-vous ce que c'est qu'un cœur de jeune fille ?
« Ce qu'il faut pour briser ce fragile roseau,
« Qui ploie et qui se couche au plus léger fardeau ? »

Plus l'âme est pure et tendre, plus le désespoir est à craindre chez la jeune fille, lorsqu'elle est délaissée par son fiancé ou que ses parents s'opposent à son union avec lui. Frappée au cœur, elle reste étourdie, atterrée, anéantie par la douleur ; tout son être, qui a besoin d'aimer et d'être aimé, est brisé. Si, à la place de l'homme adoré que dans sa candeur et ses illusions elle avait paré des plus séduisantes qualités, elle voit surgir un homme au cœur dur et sec, qui l'abandonne, le coup est si rude, qu'il peut lui enlever la vie ou la raison ; elle meurt d'amour et de chagrin, comme Ariane.

Le jeune homme, dont l'amour est contrarié ou non partagé, éprouve la même souffrance ; il devient sombre, pensif, taciturne ; il n'a plus son air habituel. Une mère racontait qu'après avoir passé la soirée avec son fils chez des amis elle le vit en sortant si triste, si préoccupé, qu'elle le suivit en tremblant, craignant un malheur ; tout à coup, son fils, après l'avoir embrassée, la repoussa en lui disant : « Adieu, mère, laisse-moi », et sortant un pistolet de sa poche, il se tira un coup qui le tua.

Absorbé dans ses pensées, l'amant malheureux perd le goût du travail : s'il est ouvrier, il néglige son métier ; s'il a l'esprit cultivé, il perd le goût de l'étude. Les poètes ces fidèles observateurs de la nature humaine, ont noté ce trait de caractère. Dans l'idylle des *Moissonneurs* de Théocrite, un berger dit à son ami : « Qu'as-tu donc ? tu ne

sais plus faire un sillon, comme tu savais autrefois ; tu ne sais plus faucher le blé. » L'autre lui répondit : « Je n'ai plus même le courage d'ensemencer le champ qui est devant ma porte. » — La même observation est faite par Virgile dans les *Eglogues* et dans l'*Enéïde* : « Ah ! Corydon, malheureux Corydon, quel délire s'est emparé de toi ! Ta vigne demeure à demi taillée sur ces ormes couverts de feuilles. Que ne vas-tu travailler ? » (*Eglogue* II.) — Didon ne dort plus, ne s'occupe plus de ses travaux habituels, quand elle voit qu'Enée songe à l'abandonner ; elle néglige la surveillance de son armée, la construction de ses palais. — Werther fait sur lui-même la même observation : « C'est une fatalité, Guillaume, toute mon activité a dégénéré en une indolence inquiète. Je ne saurais rester oisif et il m'est impossible de rien faire. » (*Lettre* XXXVIII.) Après sa rupture avec G. Sand, Alfred de Musset veut se remettre au travail, mais il n'en a plus la force ; il ne peut plus penser qu'à l'infidèle, dont l'image est gravée dans son souvenir, dans sa chair, dans son âme ; ne pouvant plus travailler, il s'abandonne à sa douleur, il se mange le cœur ; il regarde le sang couler de sa blessure, il ne se nourrit que de pensées amères, de souvenirs doux et cruels, il meurt d'amour ; il devient indifférent à la vie, à la gloire, il laisse éteindre son génie. J'emprunte à quelques procédures criminelles des observations de même nature. Un père, dont la fille âgée de seize ans, avait quitté la maison pour suivre un jeune homme, que ses parents refusaient de lui donner, disait à l'instruction : « Ma fille n'avait plus la tête à son ouvrage ; elle est bonne ouvrière et cependant elle était obligée de recommencer son travail. » — Un patron disait de son ouvrier qui finit par se suicider : « Il ne pouvait plus travailler. Le voyant pensif, soucieux, je fus frappé de son air sombre et je lui demandai à quoi il pensait ; il me répondit : « Je pense à elle. » J'ai observé le cas d'un jeune amoureux qui, ne

pouvant plus travailler par suite de l'idée fixe qui le paralysait, se vit refuser la jeune fille qu'il avait demandée en mariage : les parents de la jeune fille le prirent pour un paresseux incorrigible et le congédièrent, alors que son seul tort était d'être trop amoureux. De désespoir il se suicida. — « Je ne puis plus travailler, écrit un autre ouvrier qui avait des chagrins d'amour, j'ai la tête à moitié folle ; il me faut quitter mon travail. » — Une jeune ouvrière, qui s'est suicidée dernièrement à Marseille avec un jeune homme qu'elle voulait épouser, parce que la mère de celui-ci s'opposait à son mariage, avait frappé ses compagnes par son air rêveur, distrait, concentré. L'une de ses amies me disait d'elle : « Elle était absorbée dans ses pensées ; si on lui parlait, elle faisait effort pour répondre et semblait sortir d'un rêve ; quand elle trouvait dans un journal le récit d'un suicide de jeune fille, elle s'écriait : « Celle-là est heureuse ! » La mort n'effraie plus la jeune fille qui souffre d'un amour contrarié ou non partagé ; on dirait même qu'elle l'attire.

L'amour en effet désire la mort, quand il ne peut satisfaire son besoin d'union, de fusion complète, de vie commune. Je lis dans une lettre d'adieux écrite à son père par un étudiant, désespéré de l'infidélité de sa maîtresse, que la mort l'attirait, l'appelait, qu'elle avait pour lui un attrait invincible. Corneille a fait cette observation :

> « L'amour au désespoir ne peut craindre la mort ;
> « Dans un pareil naufrage, elle ouvre un heureux port [1] ».

Cette souffrance de l'amour malheureux vient d'un impérieux besoin d'union qui n'est pas satisfait. L'amour est *unitif* de sa nature, dit saint Thomas : il tend à l'union la plus étroite, il veut la possession la plus complète, la plus durable, une union éternelle. Les amants ne veulent faire

(1) *La Toison d'Or*, acte III, scène V.

qu'un ; lui voudrait être *elle*, elle voudrait être *lui*. « L'aimé est dans l'aimant dit encore saint Thomas, et l'aimant est dans l'aimé. Le corps, le cœur et l'âme de chacun d'eux éprouvent le besoin de s'absorber et de se fondre dans le corps, le cœur et l'âme de l'autre. » Personne n'a décrit avec plus de vérité et de hardiesse que Bossuet ce besoin d'union : « Dans le transport de l'amour humain, dit-il, qui ne se sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poète[1], enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre[2]. » Lorsque ce besoin d'union n'est pas satisfait, les amants se sentent incomplets, ils souffrent de la séparation.

« Séparer les amants, c'est déjà les punir, » a dit Corneille. Platon a expliqué cette souffrance de l'amour séparé de l'objet aimé par un mythe, qui renferme un grand sens psychologique. Il dit que l'homme avait d'abord été créé *androgyne*, c'est-à-dire réunissant en lui les deux sexes qui plus tard furent séparés, et que chaque moitié cherche à reconquérir l'autre moitié dont elle est séparée. L'amour est la poursuite de la partie de nous-même qui nous manque. L'homme est heureux s'il trouve sa *moitié*, malheureux s'il ne la trouve pas ou s'il ne peut s'unir à elle ; tant qu'il ne la rencontre pas ou qu'il ne la possède pas, il est incomplet ; partant il souffre jusqu'à ce qu'il se soit complété.

« L'homme, dit Pascal, est quelque chose d'imparfait, il

(1) Ce poète, c'est Lucrèce. V. 1072-1081.

(2) *Méditation sur l'Evangile.* Discours de N.-S. pendant la cène, première partie, XXIV[e] jour. — Ce besoin d'union est vrai pour l'amour divin comme pour l'amour humain : « On peut dire, écrit encore Bossuet, que le divin époux, voyant l'âme toute éprise de son amour se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même... On peut dire avec saint Bernard que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union n'est point dans l'imagination, ni dans le sens, mais dans la partie la plus spirituelle de notre être. » (*Sur l'union de J.-C. avec son Eglise.*)

faut qu'il trouve un second pour être heureux. » C'est en ce sens que la Bible dit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Le peuple exprime la même pensée philosophique que Platon, quand il appelle la femme « la moitié de l'homme ». J'ai trouvé la même expression dans des écrits d'amants malheureux qui se sont donné la mort, de désespoir. « La vie m'est insupportable, écrivait l'un d'eux, parce que je suis privé de la moitié de moi-même. » Les deux moitiés séparées aspirent à ne faire qu'un tout. Ne *faire qu'un*, c'est le désir des amants. Si on leur demandait : « Ce que vous voulez, n'est-ce pas d'être si bien unis, que vous ne puissiez vous quitter, n'est-ce pas de ne faire qu'un? » ils répondraient : « Oui. » (Platon, *Le Banquet.*)

Ce qui caractérise l'état psychologique de l'amant, c'est cette idée fixe ; il ne songe qu'à une personne, dont il désire la possession ; il ne voit *qu'elle ;* il parle peu, pour penser à *elle ;* s'il parle, c'est d'*elle ;* elle est l'objet unique de ses pensées. Le rétrécissement intellectuel que produit l'amour amène le grossissement énorme de l'objet aimé.

Corneille a très exactement observé ce caractère de l'amour, qui devient une idée fixe, une obsession. Pulchérie, expliquant son amour, dit à Justin :

« Léon seul est ma joie, il est mon seul désir,
« Je n'en puis choisir d'autre et n'ose le choisir ;
« Depuis trois ans unie à cette chère idée,
« J'en ai l'âme à toute heure, en tous lieux *obsédée* »[1].

Devenu amoureux de la Duparc à un âge avancé, Corneille observe sur lui-même cette *obsession* et cherche à s'en guérir :

« Puissé-je, malgré vous, y penser un peu moins,
« M'échapper quelque jour vers quelques autres soins,
« Trouver quelque plaisir ailleurs qu'en votre idée,
« En voir toute mon âme un peu moins *obsédée*. »

(1) Acte III, scène II.

On a beau faire admirer à un amant la beauté d'une autre personne, en lui disant :

« Comparez-lui l'objet dont vous êtes blessé,
« Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
« Et lors vous trouverez qu'un autre la vaut bien[1] ! »

Il lui est impossible d'examiner les autres femmes, de les comparer avec celle qu'il aime. Le jour où son esprit retrouvera assez de liberté pour faire cette comparaison, l'amour sera près de finir. Mais tant qu'il dure, il ne peut arrêter sa pensée que sur l'objet aimé.

Un jeune homme, à qui un projet de mariage était proposé, pour faire diversion à un amour malheureux, répondait : « J'estime beaucoup la jeune fille que vous me proposez, mais je ne pourrai jamais l'aimer; l'*autre* est toujours devant mes yeux, j'en suis malade. » — Charlotte a beau dire à Werther : « N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur? » Werther lui répond qu'il n'y a pas pour lui dans le monde entier d'autre femme que Charlotte. — Je lis dans un procès-verbal de suicide, que des amis, pour consoler un camarade malheureux en amour, lui disaient : « Ne pense plus à elle ; il y a d'autres jolies jeunes filles à Marseille. » — « Non, répondit l'amant malheureux, il n'y a à Marseille qu'une seule jeune fille que je puisse aimer, les autres me sont indifférentes. »

L'amant malheureux repousse les consolations, il s'enfonce dans sa douleur, il ne veut pas guérir ; il recherche la solitude pour concentrer sa pensée sur l'objet aimé ; il retrouve son image dans son esprit et se complait dans cette contemplation qui ne fait qu'accroître son amour, ou bien il porte dans la solitude le portrait de la personne aimée et le tient constamment sous ses yeux, pour les repaître de cette image.

(1) Corneille, *La veuve*, acte II, scène II.

On essaye souvent, et avec raison, de faire voyager le jeune malade, pour le distraire et l'arracher à son idée fixe; ce moyen réussit quelquefois[1]. Mais le plus souvent, le malade qui aime son mal refuse le remède, il ne veut pas s'éloigner, il ne désire pas guérir. Un jeune homme qui avait des chagrins d'amour répondait à ses amis, qui l'engageaient à faire comme Télémaque dans l'île de Calypso et à s'éloigner : « Non, il m'est impossible de m'éloigner d'elle ; c'est plus fort que moi. »

L'éloignement ne réussit pas toujours à chasser le souvenir qui obsède l'amant malheureux; loin d'amener l'oubli, l'absence peut rendre plus violent le désir de la possession par les souffrances de la séparation, par les larmes qu'elle fait verser. J'ai vu des victimes de cette obsession revenir, après un long voyage, sans être guéries, se suicider ou tuer la personne aimée qui les repoussait. Chaque année on voit arriver au régiment de jeunes soldats le cœur gros, parce qu'ils ont laissé au village une jeune fille qu'ils aiment. L'éloignement ne calme pas toujours leur chagrin ; quelques-uns deviennent sombres, taciturnes, se tiennent à l'écart de leurs camarades ; quelque temps après, on les trouve pendus, ou noyés, ou tués d'un coup de pistolet. Le chagrin d'amour peut survivre à l'éloignement pendant un grand nombre d'années, pendant toute la vie même. Une jeune fille âgée de vingt-deux ans, qui aurait désiré épouser son cousin qu'elle aimait, ayant été mariée à un autre par ses parents, resta plongée toute sa vie dans un si profond désespoir que, devenue veuve, elle ne put se consoler et finit par s'asphyxier en disant : « Je veux mourir ; je veux mourir. » (Janvier 1897.) C'est à tort que l'on dit que le temps guérit toutes les douleurs ; il y a des douleurs que le

(1) Dans sa notice sur Béranger, Paul Boiteau raconte que ce moyen réussit au poète qui, voulant se guérir d'un amour violent qui l'avait atteint à un âge mûr, avait compris avec son grand bon sens que le meilleur remède était l'éloignement, parce que la présence de la personne aimée augmente la force de l'amour.

temps ne guérit pas. Les chagrins d'amour sont d'autant plus difficiles à supporter pour les jeunes gens, que ceux-ci ne sont pas encore habitués à souffrir et qu'ils ne connaissent pas les grandes douleurs de la vie.

Les amants ont eux-mêmes conscience de leur état psychologique, caractérisé par l'idée fixe. Un jeune accusé, qui avait tué sa fiancée, parce qu'elle avait rompu ses engagements, disait à l'instruction : « Elle m'a rendu comme fou : je ne puis pas dire cependant que je le sois, mais j'avais l'*idée fixe* que cette jeune fille devînt ma femme, je ne pouvais pas me l'ôter de l'esprit. Bien des personnes m'ont engagé à l'oublier, à m'ôter cette pensée de la tête, mais je le pouvais pas. » — Dans une autre affaire, l'ami d'un meurtrier par amour disait de même : « Son projet de mariage était devenu chez lui une *idée fixe ;* il contait son amour à qui voulait l'entendre. C'est sous l'influence de cette idée fixe, qui paraît avoir altéré dans une certaine mesure ses facultés, qu'il a dû commettre, selon moi, sa tentative d'homicide. »

Dans quelques cas, les parents sont si effrayés du changement qui s'est produit dans le caractère de leur enfant, à la suite d'un amour contrarié, qu'ils le croient malade (il l'est effectivement), et qu'ils font appeler le médecin. Dans une affaire de meurtre commis par un jeune homme sur sa fiancée, qui avait rompu un projet de mariage, l'instruction révéla que l'accusé, en proie à un violent désespoir, se frappait la tête en disant : « Il y a là une idée qui me travaille, ma maladie est là. » Obsédé par l'image de la jeune fille, il ne pouvait ni dormir la nuit, ni travailler le jour[1] ; il se levait la nuit, se promenait, se recouchait, se relevait, ne pouvant jamais trouver le repos, il se plaignait de maux de tête. Mandé par ses parents, le médecin constata qu'il avait le cerveau congestionné ; il eut le pressen-

(1) Platon a observé ce tourment de l'amour malheureux : « Il ne peut dormir la nuit, ni rester en place pendant le jour. » (*Phèdre.*)

timent que le jeune homme finirait mal. En effet, il finit par tuer la jeune fille. Lorsqu'un amoureux désespéré est dans cet état de prostration suivie de surexcitation, tout est possible ; il peut, suivant son caractère ou les circonstances, ou se tuer ou tuer, ou tuer et se tuer. On entend quelquefois les désespérés amoureux s'écrier : « Il faut que cela finisse ! » Ils sentent eux-mêmes que cet état de surexcitation ne peut durer. Les amis, les voisins, comprennent qu'il y a un malheur dans l'air, et en effet cela finit souvent par le suicide ou par le meurtre ou même par les deux à la fois, ou bien encore par la folie.

Il y a encore dans le peuple des gens simples qui croient que le mal d'amour est produit par un sortilège. Il y a quelques années, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône a jugé un accusé, qui avait tué une jeune fille, parce que, disait-il, elle l'avait rendu malade en lui enlevant le sommeil, l'appétit et le goût du travail ; j'ai eu le dossier de la procédure entre les mains. Ce malheureux jeune homme a été condamné à quinze ans de travaux forcés ! — J'ai vu aussi des mères accuser les séducteurs de leurs filles de les avoir rendues folles d'amour par des moyens magiques ; elles les croyaient « ensorcelées ». Le père de Desdemona ne peut, lui aussi, s'expliquer que par des moyens magiques l'amour que sa fille, jeune, belle, timide, dédaigneuse et riche, éprouve pour Othello, âgé, pauvre, d'une autre race, « noir comme suie » ; il ne peut comprendre qu'elle ait abandonné la maison paternelle pour suivre ce séducteur, en apparence si peu séduisant ; il lui demande s'il ne l'a pas ensorcelée, s'il n'a pas employé des drogues et des pouvoirs magiques.

Même quand il n'est pas une maladie, l'amour est une passion essentiellement exclusive, absorbante. M. Maillet pense que l'ambition présente un caractère encore plus exclusif. Je ne partage pas son avis. Sans doute, l'ambition est absorbante, mais elle ne l'est pas au même degré que l'amour : « Les

pensées de mon péché m'absorbent tant, disait David, que mon œil ne peut voir autre chose [1] ». L'homme violemment épris ne pense qu'à une chose :

« Aimer est tout son but, aimer est tout son bien [2]. »

Dominés par leur idée fixe, des hommes intelligents deviennent stupides ; ils n'ont plus qu'une pensée, ils ne songent qu'à leur amour, ils rapportent tout à lui, ils sont indifférents à tout le reste, à la fortune, aux plaisirs de la société, de l'orgueil, de l'ambition :

« Son arc, ses javelots, son char, tout l'importune. »

Ils n'aiment que la solitude, parce qu'ils peuvent y songer sans distraction à l'objet de leur pensée ; ils ne pensent qu'à la personne dont ils sont épris, ils recherchent toutes les occasions de la voir, de la rencontrer. Les jeunes filles, qui sont poursuivies par des amoureux, déclarent qu'elles ne peuvent faire un pas sans les trouver sur leur chemin. Cette obstination, ces obsessions durent quelquefois pendant plusieurs années ; toujours éconduits, ils reviennent toujours à la charge, sans jamais se lasser, n'ayant en tête que leur amour. Un ouvrier de Marseille qui avait demandé en mariage la fille d'un marin et n'avait pu l'obtenir, se fait condamner pour violences graves, la nuit, à cinq ans de travaux forcés. Après avoir subi sa peine à Nouméa, il revient à Marseille au bout de cinq ans, violemment épris comme au moment de son départ ; il se met à la recherche de la jeune fille ; il la retrouve vivant en concubinage avec un autre ouvrier et la tue parce qu'elle le repoussait.

(1) Massillon a fait une pénétrante analyse de cet état d'esprit quand il a dit de l'amour : « C'est le caractère de cette passion de remplir le cœur tout entier... On ne peut plus s'occuper que d'elle ; on est possédé, enivré, on la retrouve partout ; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir. » (Sermon sur *l'Enfant prodigue.*)

(2) Corneille, *Andromède*, acte I, scène IV.

L'amant malheureux néglige ses affaires, ses amis et même ses parents :

« Et quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime,
« Peut-on songer à des parents [1] ? »

Pascal, ce profond observateur des passions de l'amour, avait fait aussi cette remarque : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents, ses amis... Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime ; l'esprit est plein, il n'y a pas de place pour le souci ni pour l'inquiétude. »

Si l'amour peut faire oublier les parents par les enfants, il fait aussi quelquefois oublier les enfants par les parents. Des pères laissent maltraiter leurs enfants d'un premier lit par leur seconde femme ou par leur maîtresse ; l'amour paternel est chez eux étouffé par la passion pour la femme dont ils sont épris. Je lis dans une lettre écrite par un ouvrier menuisier qui s'était remarié, et adressée à sa seconde femme, les lignes suivantes : « Celui qui meurt pour toi et qui t'aime plus que la vie, car je t'aurais sacrifié ma fille ».

C'est la concentration de la pensée sur un seul objet qui fait si grand le bonheur de l'amour partagé et si poignante la souffrance de l'amour malheureux. L'imagination absorbée par un seul objet se représente avec une énorme exagération la félicité et le malheur résultant de la possession ou de la perte de l'objet aimé. L'amant heureux se demande comment il a pu vivre, quand il ne connaissait pas encore la personne aimée ; il lui semble qu'il ne pourrait plus vivre sans elle :

« Hors de votre présence, il doute s'il peut vivre. »

Et, en effet, quelquefois l'amant est si malheureux de la perte de la personne aimée qu'il en meurt. Dans les lettres des amants malheureux qui se suicident, on trouve souvent

(1) *Psyché*, acte IV, scène III.

cette pensée : « La vie sans vous est insupportable. Je préfère la mort. »

C'est cette concentration de la pensée sur un seul objet, qui explique encore l'empire que la femme aimée exerce sur l'homme qui en est épris.

Il y a beaucoup d'illusion dans le bonheur et le malheur de l'amour, qui exalte les qualités de l'objet aimé et lui prête des perfections chimériques. L'amant est persuadé qu'il n'y a pas de femme plus jolie, plus gracieuse, plus aimable que celle qu'il aime, et souvent cette femme est laide. Les procès-verbaux de suicides que j'ai consultés contiennent assez souvent, avec les lettres écrites par le désespéré, la photographie de la femme pour laquelle il s'est tué. Or cette femme n'est pas souvent d'une beauté remarquable. Ce ne sont pas toujours de beaux yeux noirs ou bleus, des nez bien faits, des visages réguliers qui troublent les têtes et enflamment les cœurs. La femme qui aime, de son côté, est non moins convaincue de la supériorité de son amant. On connaît les célèbres passages de Lucrèce, d'Horace et de Molière sur l'aveuglement de la passion, qui prête à l'objet aimé des qualités imaginaires et transforme les défauts en qualités. « La passion met un voile aux défauts de leur maîtresse ; elle fait mieux, elle les change en agréments ; le polype d'Agna ne déplaît pas à Balbinus[1] .»

Quand l'amour s'est envolé, l'amant s'étonne ne plus trouver chez la personne qu'il aimait les grandes qualités qui le charmaient. Ce n'est pas elle qui a changé, c'est lui qui n'est plus le même. La vivacité du désir non encore satisfait contribue beaucoup à cette idéalisation de l'objet aimé, qui souvent cesse après la possession.

L'amant a toujours devant les yeux l'image de la personne

(1) Les Satires d'Horace, s. III.

« La pâle est au jasmin en blancheur comparable,
« La noire à faire peur une brune adorable,
« La naine un abrégé des merveilles des cieux ; » etc.

aimée ; cette image ne le quitte pas, elle le suit partout ; il la voit partout.

« Tout ce que je voyais me semblait Curiace, »

dit Camille. La présence de l'objet aimé embellit la nature, éclaire l'horizon, réchauffe l'air qu'il respire. L'amant vit enveloppé de son image, éclairé, réchauffé par les rayons de ses yeux. Le sentiment qui remplit son cœur lui fait trouver les fleurs plus belles, les rayons du soleil couchant et de la lune plus doux, les chants des oiseaux plus harmonieux. C'est pendant qu'ils sont amoureux que les poètes et les peintres savent peindre avec le plus d'émotion le charme de la nature, la gaîté du matin et la mélancolie du soir, la douceur de la nuit et le calme des champs.

C'est parce que l'image de l'objet aimé peuple le monde et l'embellit, qu'à sa perte le monde se dépeuple et devient un désert. Après le départ de Bérénice, l'Orient paraît vide à Antiochus :

« Dans l'Orient désert quel devient mon ennui ! »

L'Orient c'est Bérénice ; Bérénice partie, il n'y a plus rien. Pour l'amant très épris, l'univers c'est *elle*.

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé [1]. »

L'horizon pour l'amant est tellement borné, que le monde est pour lui le lieu qu'habite la personne aimée. En dehors de la personne aimée, le monde n'existe pas ; tout lui est indifférent. L'amour est-il heureux, le monde prend une physionomie riante. Est-il malheureux, tout l'attriste, le monde, la nature. Le monde, qui semble un paradis à celui qui aime et qui est aimé, devient un tombeau ou un enfer, quand il perd la personne aimée ou qu'il ne peut l'épouser. Fou d'amour, il devient fou de douleur, il songe à quitter ce monde où il souffre tant. La mort ne l'effraye plus, car il est devenu un mort vivant. Quand il annonce à ses

(1) Lamartine.

amis son projet d'en finir avec la vie, ceux-ci ne prennent pas ses paroles au sérieux, parce qu'ils ne se rendent pas entièrement compte de ses souffrances. Les parents qui reçoivent quelquefois de leurs fils la confidence de ses projets de suicide, ne s'y arrêtent pas non plus ; ayant dépassé l'âge de l'amour et perdu le souvenir de leurs anciennes émotions, ils ne comprennent plus son désespoir et l'attrait qu'a pour lui le suicide. La jeune fille qui a un chagrin d'amour, le fait très rarement connaître à ses parents ; elle n'ose leur confier son désespoir; elle veut leur épargner la douleur de la voir malheureuse ; elle cache son projet de suicide.

L'homme qui souffre voudrait toujours dormir; quand il s'éveille, il regrette le sommeil, pendant lequel il ne sentait plus sa douleur. Lorsque la somme d'énergie qu'il a est épuisée, il désire la mort comme un sommeil éternel, pour ne plus souffrir. Dans les écrits des suicidés, j'ai souvent trouvé ce cri de douleur et ce besoin de repos : « Je souffre trop, je vais dormir, je vais chercher l'oubli de mes souffrances dans la mort ». C'est l'excès de la souffrance qui détermine le suicide. « O belle et méchante fille, qui ne mérite pas d'être aimée, dit un berger de Théocrite, je viens t'apporter mon dernier présent, le lacet qui va finir mes jours, car je ne veux plus affronter ta colère et je vais où tu m'envoies c'est-à-dire où l'amour ne fait plus souffrir, où est l'oubli de tous les maux. » — « Je suis fou de douleur, s'écriait un amant malheureux avant de se suicider... les larmes m'empêchent de continuer à écrire. » — « J'ai du regret de quitter la vie, écrit un autre désespéré, et cependant je suis heureux d'aller me reposer dans le sommeil éternel. » — « Le repos éternel de la tombe me semble d'une douceur infinie... je souffre trop, » s'écrie avant de se donner la mort un amant malheureux. — Une jeune ouvrière brodeuse qui n'avait pu épouser celui qu'elle aimait, écrivait avant de se donner la mort : « La vie n'a

été pour moi qu'une immense douleur ; que ma mort soit l'éveil d'un vrai bonheur ! » — « Que je vais bien dormir ! Dieu veuille que je ne me manque pas ! » écrit un désespéré. — Un autre amant malheureux fait précéder sa mort de ces lignes : « Je suis malheureux sur ces bords et je vais voir ce qu'il y a de l'autre côté. » — « Je conviens que je suis de la dernière lâcheté, mais j'ai trop souffert et je n'en peux plus, » écrit une femme de chambre, qui se tire deux coups de revolver, parce qu'elle ne peut obtenir l'exécution d'une promesse de mariage, qui lui avait été faite. — Une autre femme abandonnée écrit : « Je souffre trop, j'en ai assez de la vie ; ma pauvre tête ne peut plus supporter l'abandon. »

L'amant, dont l'amour n'est pas partagé, n'est si malheureux que parce qu'il a concentré toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses projets, toutes ses espérances sur un seul être. Quand cet être lui manque, tout lui manque. « Tout est fini pour moi, dit-il ; la vie sans vous m'est impossible. J'espère trouver la paix et la tranquillité dans un monde meilleur. » — Dans ses lettres d'amour à Bothwel, Marie Stuart exprime fréquemment cette pensée qu'elle ne tient à la vie qu'à cause de lui, que son amour est le seul soutien de sa vie et que sans lui elle ne désirerait qu'une mort soudaine. Dès que sa passion rencontre un obstacle, elle s'écrie : « Je voudroye estre morte. »

Les hommes d'un âge mûr savent qu'il y a de plus grandes douleurs que les chagrins d'amour ; mais les jeunes gens trouvent qu'il n'y a pas de souffrance plus cruelle qu'un amour contrarié, qu'un projet de mariage rompu ou même ajourné. La crainte de voir manquer un mariage, qui n'est que différé, peut suffire pour déterminer un désespoir suivi de suicide. En voici un exemple récent : un jeune homme, âgé de dix-huit ans, veut épouser une jeune fille dont il est très épris; les parents de la jeune fille, sans repousser la demande, désirent